

## La lisibilité

# Qu'est-ce que la lisibilité? Quels éléments rendent un texte lisible et un autre pas?

Yvon Laframboise

Number 32, December 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56560ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Laframboise, Y. (1978). La lisibilité : qu'est-ce que la lisibilité? Quels éléments rendent un texte lisible et un autre pas? *Québec français*, (32), 27–29.

# LA LISIBILITÉ

## Qu'est-ce que la lisibilité? Quels éléments rendent un texte lisible et un autre pas?

Dans le domaine de l'enseignement de la lecture, une des principales difficultés réside dans le choix des textes à présenter à nos élèves. On ignore souvent, en effet, le niveau de facilité ou de difficulté des textes choisis ou à choisir. Mais, existe-t-il des instruments valides et sûrs pour vérifier le degré de lisibilité du matériel en usage dans nos classes? Et, au fait, c'est quoi la lisibilité? Quels sont les éléments qui rendent un texte lisible et un autre pas? C'est à ces questions que je me propose de répondre dans les lignes qui vont suivre. D'abord, je présenterai un bref historique des recherches sur la lisibilité et je terminerai en proposant quelques pistes de recherche dans ce domaine.

### Une distinction...

Si l'on parcourt rapidement l'histoire de la recherche dans ce domaine, on voit que, depuis longtemps et pour la grande majorité des chercheurs, la lisibilité se rapporte surtout à la présentation matérielle du texte écrit, c'est-à-dire à sa lisibilité en tant qu'imprimé: utilisation de caractères typographiques plus faciles à lire, meilleure disposition des lignes dans la page, qualité du papier, de la composition, disposition des illustrations, etc.

Mais peu à peu, on s'est intéressé au contenu des textes, aux idées exprimées (le fond) et à la façon de les exprimer (la forme). Je me bornerai, dans le cadre de

cet article, à traiter de cet aspect de la lisibilité.

### Les formules de lisibilité

La caractéristique particulière de cette période est que les chercheurs élaborèrent des formules portant sur un très grand nombre de facteurs. Au plan quantitatif, on calcule le nombre de phrases (simples, complexes, composées, etc.), on calcule le nombre de mots auxquels on assigne un indice correspondant à leur fréquence d'apparition dans une échelle de vocabulaire de base (celles de Thorndike ou de Dolch, par exemple), on calcule le nombre de mots absents d'une liste de base qu'on affecte d'un indice également. Au plan qualitatif, on essaie d'établir le niveau d'abstraction des textes.

La considération de tous ces facteurs et leur inclusion dans une même formule demandaient des calculs fastidieux et une somme de temps considérable.

En 1948, s'inspirant du *Teacher's Word Book* de Thorndike, Dale-Chall, Dolch et Flesch proposent des formules de lisibilité plus simples.

Dale-Chall se base sur deux décomptes: le calcul de la longueur moyenne (en mots) des phrases et le pourcentage de mots non-inscrits dans la liste. Celle-ci contient maintenant trois mille (3 000) mots.

Dolch se construit d'abord une liste de mille (1 000) mots de base et formule une

mesure de lisibilité en combinant les trois facteurs suivants:

1. Nombre de mots non-inscrits dans la liste de mille (1 000) mots;
2. Longueur moyenne (en mots) des phrases;
3. Longueur moyenne des dix (10) plus longues phrases.

Flesch prend une toute autre orientation; il se contente de combiner la longueur moyenne (en mots) des phrases avec la longueur moyenne des mots en syllabes. De plus, il introduit un élément intéressant qu'il appelle « cote d'intérêt humain ». L'ajout de cet élément présente un attrait particulier pour les pédagogues et surtout pour les éditeurs de revues, de livres et de journaux.

Selon Flesch, les éditeurs ont intérêt à se faire comprendre de 75% à 80% de leurs lecteurs. Un texte destiné à une grande circulation ne doit guère contenir de phrases de plus de quinze (15) mots ni admettre plus de dix pour cent (10%) de mots difficiles.

Plus près de nous, Gunning rejoint dans ses classifications les observations de Flesch. Sa formule ne retient que deux facteurs: le nombre de mots par phrase et le pourcentage de mots de plus de trois (3) syllabes. Multipliant leur somme par 0,4, il obtient ce qu'il appelle plaisamment le « Fog index » dont la « cote danger » est 12. Au-delà de cette frontière, le public des lecteurs devient de plus en plus clairsemé. Ainsi, les éditeurs ont intérêt à ne pas s'aventurer au-delà de cette cote.

## Une nouvelle approche : la technique de « closure » de Taylor

Selon ce qu'on vient de voir, les auteurs de formules de lisibilité ont retenu particulièrement trois critères : la présence ou non d'un mot dans une liste-étalon, la longueur en syllabes des mots et la longueur en mots des phrases. Il s'imposait donc de chercher quelque chose qui soit plus près de la réalité de la lecture, cette rencontre fortuite ou provoquée d'un lecteur avec un auteur. Sans mieux la définir, c'est William J. Taylor qui, en 1953, propose aux chercheurs et enseignants une formule mettant en lumière l'interaction complexe de ces rencontres fortuites ou induites. Il suggère le procédé « cloze », dérivé du terme « closure ». Celui-ci se rapporte à « un concept de la Gestalt-psychologie relatif à la tendance humaine à compléter une forme familière pas tout à fait complète ; ainsi on a tendance à voir complet un cercle partiel, en complétant mentalement la forme. On peut compléter le cercle partiel parce que sa forme est tellement familière qu'elle peut être reconnue en fin de compte, même si elle est amputée... Ce même principe est valable pour le langage »...

Comment le vérifier ? Tout simplement en « mutilant » un texte par la suppression aléatoire d'un certain nombre de mots et en demandant au lecteur de les retrouver. Chaque mot reconnu exactement est indexé « unité cloze ». Selon ce procédé, plus un texte a un score élevé d'« unité cloze », plus il est lisible.

Il importe de noter ici, que l'indice « cloze » fait vraiment et toujours intervenir, sans les définir pourtant, tous les facteurs qui affectent la facilité, *in actu lexico*, que ressent un lecteur à « rencontrer » un auteur. Il met l'accent très ouvertement sur le degré de correspondance, au moment de leur rencontre, entre les structures du langage passif du lecteur et les structures du langage actif de l'auteur.

Cette formule, pour intéressante qu'elle soit, ne résout pas entièrement le problème fondamental de la facilité à lire du lecteur, ni celui du degré de correspondance entre ses structures de décodage et les structures d'encodage de l'auteur.

### L'approche de Goodman

La lecture est un processus de communication à deux pôles. Celui-ci concerne le langage et l'expérience à la fois du lecteur et de l'auteur. Goodman affirme que toute évaluation portant sur la lisibilité d'un matériel écrit doit considérer les deux pôles.

Goodman considère la lecture comme un processus psycholinguistique. Il suggère d'analyser le processus pendant qu'il se produit, en analysant les malaises (écarts entre ce qui est écrit et ce qui est reproduit oralement par le lecteur). Cela permet de vérifier la lisibilité alors que le lecteur lit effectivement.

À cet effet, Goodman développe une technique qui consiste à colliger les malaises des enfants pendant que ceux-ci lisent un texte à haute voix. Les malaises indiquent les difficultés que rencontre un lecteur et, par ricochet, le degré de lisibilité d'un texte pour ce lecteur. Ce dernier lit le texte sans aide ; puis, on lui demande de redire oralement en ses mots ce qu'il a retenu, ce qu'il considère comme significatif, ce qu'il a compris de l'organisation des événements et des idées exprimées dans le texte ; enfin, on l'interroge sur ses réactions. De cette façon on peut identifier maintes mauvaises interprétations ou confusions faites par le lecteur ; par le fait même, on voit s'il a une expérience psycholinguistique suffisante pour aborder la lecture de ce texte. La technique, pour intéressante qu'elle soit, demande beaucoup de temps d'application.

### Et du côté français...

Dès 1963, G. De Landsheere, dans un article publié dans la revue *Le travail humain*, fait état d'essais d'application de la formule de Flesch en gardant les coefficients inchangés, mais en adoptant des modalités de comptage spécifiques à la langue française. Progressivement, G. De Landsheere se penchera sur les problèmes du poids lexical (word load) en s'appuyant sur la liste de mots de Verléee puis sur celle de Goughehein.

George Henry poursuit cette recherche au Laboratoire de Pédagogie Expérimentale de l'Université de Liège en expérimentant la difficulté d'un grand nombre de textes de destination et de genre fort variés.

Cette recherche aboutira à des formules de lisibilité variant en fonction de l'âge scolaire à trois niveaux : fin des études primaires, fin de l'enseignement secondaire inférieur et fin de l'enseignement secondaire supérieur. Trois formules sont proposées pour chacun des niveaux proposés : la première destinée à la recherche, la deuxième exigeant l'aide de l'ordinateur et la troisième élaborée à l'intention des enseignants.

Je ne vais pas reprendre ici le cadre de recherche utilisé par Henry, proposant plutôt au lecteur de lire l'ouvrage de l'auteur intitulé *Comment mesurer la lisibilité*.

Les études menées par ces deux auteurs sont intéressantes et ouvrent la

voie à tout un champ d'exploration des techniques de mesure de la lisibilité appliquée à la langue française.

### Les implications de la recherche dans le domaine de la lisibilité

Ce survol des différentes techniques de mesure de la lisibilité, presque toutes américaines à l'exception des recherches menées par De Landsheere et Henry, m'amène à faire quelques suggestions de recherche dans ce domaine.

1. Il serait pertinent de se pénétrer de l'esprit qui a présidé aux recherches américaines et françaises sur la lisibilité ; on aurait intérêt à étudier à fond les écrits traitant de ce sujet.
2. Le modèle de recherche de Goodman portant sur l'analyse des malaises d'un lecteur au moment d'une lecture à haute voix serait à reprendre. Peut-on définir, mesurer et évaluer cette disponibilité de langage ? Si oui, est-il possible d'en « inférer » les heures ou mauvaises « rencontres » que le lecteur aura avec tel ou tel texte ?
3. Les recherches en français sur la lisibilité ont surtout porté sur le test de « closure » et sur l'adaptation en français de la formule de Flesch. Il serait opportun de voir si d'autres approches ne sont pas plus pertinentes.
4. Il faudrait consulter et compléter, si nous retenons l'approche de Flesch, les recherches sur le poids lexical (word load) et sur le décompte des syllabes et des phrases menées par De Landsheere et son équipe.
5. Étant donné que la plupart des formules américaines de lisibilité s'inspirent d'une échelle-étalon de mots et que les travaux en français ont porté sur celle de Verléee et de Goughehein uniquement, il serait pertinent de voir les limites d'un tel choix et de proposer une échelle-étalon plus conforme aux disponibilités lexicales québécoises sans pour autant tomber dans le régionalisme.
6. La notion de « score d'intérêt humain » présentée par Flesch et reprise par l'équipe de De Landsheere serait à réanalyser. Étant donné le changement de langue et de culture, il est fort probable que ces scores ne sont pas pertinents.
7. Enfin, il serait très important d'élaborer des formules simples et originales qui tiendraient compte de tous les éléments évoqués par le concept de lisibilité, formules utilisables à tous les niveaux de l'élémentaire et dans toutes les matières, je pense entre autres à leur applicabilité aux sciences et à la mathématique.

## Conclusion

J'espère que ce tour d'horizon sur la lisibilité réussira à sensibiliser à ce sujet les linguistes, les pédagogues, et tout autre groupe de personnes préoccupées par ce problème. Cela devrait permettre à tous de travailler en commun afin de trouver les solutions qui s'imposent. De tels travaux pourraient aboutir à la création d'instruments d'une extrême utilité autant pour les pédagogues que pour les éditeurs responsables de la fabrication de matériel pédagogique. Les élèves seraient les premiers à en tirer profit et peut-être aurions-nous trouvé là un moyen de leur rendre le goût de lire.

Yvon LAFRAMBOISE

## Bibliographie

1. CONQUET, A., « Lisibilité », Paris, *Direction de l'enseignement de la Chambre de Commerce et de l'industrie de Paris*, 1957.
2. DALE, E., CHALL, J., « A formula for predicting Readability », *Ohio State University*, 1952.
3. De LANDSHEERE, G., « Le test de closure », Paris, *Nathan*, 1973, 125 pages.
4. FLESCH, R., « How to test Readability », *Harper and Row*, New York, 1949.
5. GOODMAN, K., *Miscue Analysis: « Application to Reading Instruction »*, N.C.T.E., 1973.
6. GRAY, W., « Reading in Encyclopedia of Educational Research », New York, *McWilliam*, 1960.
7. GRAY, W., LEARY, « What makes a book readable », Chicago, 1935.
8. GUNNING, R., « The Technic of Clear Writing », *McGraw Hill*, New York, 1968.
9. HENRY, G., « Comment mesurer la lisibilité », Paris/Bruxelles, *Nathan/Labor*, 1975, 176 pages.
10. JAVAL, « Physiologie de la lecture et de l'écriture », Paris, *Félix Alcan*, 1905.
11. KLARE, G.R., « The Measurement of Readability », *IOWA State University Press*, 1969.
12. LORGE, J., « The Lorge Formula for estimating grade placement of Reading Materials », *Teachers College*, Columbia University, 1951.
13. LORGE, J., « Predicting Reading difficulty of selections for children », *Elementary English Review*, XVI, octobre 1939.
14. TAYLOR, W., « Cloze procedure: a new tool for measuring readability », in *Journalism quarterly* (30, 415-33, 1953).
15. VOGEL, M., WASHBURNE, C., « An objective method of determining grade placement of children's reading material », in *Elementary School Journal*, 28, pp. 273-281, 1929.

## Pour les adolescents, des romans à leur goût.

UNE COÉDITION  
LIDEC/DUCULOT



40 titres parus

*travelling* sur le futur

6 titres parus

## Pour les plus jeunes, les albums qu'ils méritent.



*Les Albums  
Duculot*



*La Peinture  
Buissonnière*



*L'Histoire qui n'est pas  
dans les livres d'histoire*

DIFFUSION EXCLUSIVE



LIDEC ÉDITEUR • LIBRAIRE

1083 VAN HORNE • MONTRÉAL H2V 1J6 — 274-6521